



Disponible en ligne sur

ScienceDirect
www.sciencedirect.com

Elsevier Masson France

EM|consulte
www.em-consulte.com



Débat

Prolégomènes à une psychologie psychanalytique de la crise environnementale

Prolegomena to a psychoanalytic psychology of the environmental crisis

Alexandre Sinanian*, Marco Liguori

Cabinet practice, Paris, France



INFO ARTICLE

Historique de l'article :
Disponible sur Internet le 6 avril 2021

Mots clés :
Crise climatique
Effondrement
Angoisse-signal
Éco-anxiété
Traumatisme
Situations extrêmes
Métacadres

RÉSUMÉ

Contexte. – Les sciences humaines psychologiques et psychanalytiques sont balbutiantes sur la question de la crise environnementale alors qu'une importante *psychologisation* du sujet émerge sur le scène sociale et médiatique avec l'usage notamment des expressions « éco-anxiété » et « solastalgia ». Cette question pose un problème difficile car elle cherche à traiter d'un objet hypercomplexe : la Nature. Nous proposons ici une lecture exploratoire et psychodynamique des effets intrapsychiques et collectifs que la crise environnementale produit et révèle de l'Homme.

Méthode. – À partir de l'étude des discours scientifiques, d'une part, et des réactions face à ces discours, d'autres part, nous présenterons une analyse des variables psychologiques mobilisées et des secteurs de pensée potentiellement impactés. Il nous sera nécessaire de prendre en compte la difficile mise en représentation et le caractère incertain des différentes menaces regroupées sous l'expression *crise environnementale* et *risque d'effondrement*.

Résultats. – La réalité extérieure revêt aujourd'hui un caractère menaçant à bien des égards : au niveau économique, par les limites à la satisfaction pulsionnelle et les vécus de perte, et plus fondamentalement, sur l'autoconservation. La question de l'angoisse est à différencier selon la nature de celle-ci : symbolique ou réelle. Revenir à une définition freudienne de l'*angoisse-signal* permet de resituer la place de l'*excitation* face à la crise environnementale, que nous proposons d'entendre sous le prisme des *situations extrêmes* de la subjectivité. Enfin, nous verrons que l'angoisse de notre *névrose actuelle* est liée avant tout à la transformation des *métacadres*.

Conclusion. – Nous ouvrirons notre propos sur la nécessité de poursuivre l'étude approfondie de différents thèmes de recherches : les facteurs inconscients impliqués dans les conduites destructrices, à l'aune de la pulsion de mort et l'émergence d'une *méta-culture* vis-à-vis de laquelle les cliniciens ont un rôle important à jouer.

© 2021 Association In Analysis. Publié par Elsevier Masson SAS. Tous droits réservés.

ABSTRACT

Keywords:
Climate crisis
Collapse
Signal anxiety
Eco-anxiety
Trauma
Extreme situations
Meta-settings

Context. – Psychological and psychoanalytical human sciences are in their infancy when it comes to the question of the environmental crisis, even as an important psychologization of the subject emerges in social discourse and in the media with a notable use of expressions such as 'eco-anxiety' and 'Earthstalgia.' This question presents a difficult problem in that it looks to treat a hypercomplex object: Nature. We propose an exploratory and psychodynamic reading of the intrapsychic and collective effects that the environmental crisis produces and reveals in humankind.

Method. – Based on a concomitant study of scientific discourses and of the reactions to these, we will present an analysis of the psychological variables that are mobilized and of the dimensions of thought that are potentially impacted. It is necessary to take into consideration the difficult representation and the uncertain character of the different threats that are grouped under the expressions *environmental crisis* and *risk of collapse*.

* Auteur correspondant. 1, rue de la Convention, 75015 Paris, France.
Adresse e-mail : asinanian.practice@gmail.com (A. Sinanian).

Results. – External reality today takes on a threatening character in many ways: on an economic level, through the limits that are put on the drive to reach satisfaction, and the experiences of loss, and more fundamentally, on self-preservation. The issue of anxiety is to be differentiated in terms of its nature: symbolic or real. Returning to a Freudian definition of *signal anxiety* makes it possible to situate the place of *stimulation* in the face of the environmental crisis, which we explore under the prism of *extreme situations* of subjectivity. Finally, we will see that the anxiety of our *current neuroses* is linked above all to the transformation of *meta-settings*.

Conclusion. – We stress the need to continue the in-depth study of different research themes: the subconscious factors involved in destructive behaviors linked to the death drive, and the emergence of a *metaculture* in which clinicians have an important role to play.

© 2021 Association In Analysis. Published by Elsevier Masson SAS. All rights reserved.

« La crise environnementale concerne l'ensemble de notre planète. Elle constitue une menace qui croît rapidement en intensité. (...) Un problème si stupéfiant devrait mobiliser les efforts nécessaires des scientifiques de toutes les disciplines pertinentes. ».

Harold Searles (1972, p. 75–76)

Nous avons toujours été fasciné par les films de science-fiction. Nous apprécions les scénarios mettant en scène un imaginaire porté sur l'exploration d'autres planètes avec d'autres civilisations et les technologies permettant d'y accéder malgré les distances interstellaires et l'absence de vie possible dans l'espace. Cet imaginaire était très imprégné par le passage symbolique à l'an 2000. Date portant théoriquement la rêverie à un point de bascule où l'imaginaire allait rencontrer la réalité d'un futur fantasmé devenant enfin possible. Nous baignons, comme la plupart des occidentaux, dans un contexte culturel qui nous faisait rêver de grandeur et d'expansion sans limites.

Bien entendu, parmi les films de science-fiction, ne se trouvaient pas uniquement ceux qui peignaient un futur technologique triomphant. En effet, on trouve un nombre important de scénarios chaotiques (La planète des singes, 1968 ; Mad Max, 1979 ; Water World, 1995) qui mettent en scène tantôt une civilisation et une planète dévastés par la pollution et la pénurie (Soleil Vert, 1973 ; Wall-E, 2008 ; Interstellar, 2014), les effets d'une troisième guerre mondiale (Akira, 1988), de la géo-ingénierie pour refroidir le climat, en rendant par accident la terre glaciale et invivable (Snowpiercer, 2013) ou encore une prise de pouvoir des machines sur l'homme (Terminator 1984, Matrix, 1999). Nous avons alors moins d'intérêt à entrevoir le futur sur le versant de cette deuxième catégorie d'imaginaire. Force est de constater, à la lumière des faits scientifiques, que c'est cette dernière qui semble l'emporter aujourd'hui. N'en déplaise aux projections transhumanistes des riches milliardaires qui fantasment l'envoi d'hommes vivre sur mars (Jeff Bezos¹) ou de transférer l'esprit humain dans un ordinateur (Elon Musk²). À ce sujet, Searles disait en 1972 :

« Nous trouvons des raisons d'espérer dans l'illusion que l'atome (...) rendra la technologie capable de quitter cette planète ravagée pour rejoindre des habitats interplanétaires infinis avant que les réserves limitées d'uranium ne soient épuisées. Et nous nourrissons secrètement l'espoir que nous ferons partie de la poignée de personnes que la technologie embarquera avec elle. Dans ce royaume du fantasme omnipotent (...) la Terre Mère est (...) un boulet et une entrave à nos folles envies d'omnipotence débridée. Et nous voulons en être débarrassées. » (Searles, 1972, p. 88)

Nous introduisons ainsi cet article pour constater la difficile désillusion dans laquelle nous sommes plongés lorsque nous prenons connaissance des problèmes de notre environnement planétaire. Elle s'accompagne d'angoisses de perte et de disparition vis-à-vis desquelles nous luttons par des logiques défensives inconscientes et révèlent notre contexte socioculturel : l'économie pulsionnelle qui nous structure. Cela renforce, par effets d'action et de rétroaction, nos conduites destructrices vis-à-vis de la planète.

Nous constatons à notre grand désarroi, un silence complet sur ces questions chez les nombreux patients que nous suivons et les nombreux professionnels et institutions sanitaires et sociales que nous accompagnons dans le cadre de nos formations et interventions. La réflexion que nous apportons ici se base essentiellement sur l'analyse des discours produits dans les médias et les réseaux sociaux, les réactions face à ces discours, ainsi que les apports des scientifiques auprès de qui nous informons et avec lesquels parfois nous échangeons. Bien souvent ils expriment spontanément un vécu intime ainsi qu'une lecture psycho-socio-anthropologique fine et inspirante sur ces questions.

Nous poserons tout d'abord le problème de la crise environnementale dans le paradigme de la psychologie clinique psychanalytique. Puis, nous chercherons à qualifier et analyser les ressorts de l'angoisse spécifique que la crise environnementale produit, en nous dégageant d'une approche purement symptomatologique. Nous terminerons par proposer différents niveaux de recherche dont l'étude apparaît nécessaire et urgente.

La crise environnementale : un problème psychologique ?

Avoir accès volontairement ou non aux connaissances sur l'évolution catastrophique de notre réalité extérieure, sur l'état de la planète et la raréfaction des ressources fossiles, produit une mobilisation interne déstabilisante, nous faisant osciller entre assimilation partielle du contenu et lutte contre celui-ci vécu comme intrusif. Un processus de compréhension semble devoir passer par une analyse des réalités internes et externes tant dans leur complexité (Morin, 2005) que dans la *co-modification permanente et accélérée du pulsionnel et de l'environnement* (Poenaru, 2019). De quelle réalité parle-t-on finalement et quels sont les enjeux psychologiques associés ?

La réalité extérieure revêt aujourd'hui un caractère menaçant sur un plan œdipien et pré-œdipien. Les risques de perte sont nombreux et facteurs d'angoisses de castration : la domination phallique et l'emprise sur les éléments non-humain apparaissent compromis face aux constats de la perte de maîtrise de l'Homme face à des systèmes trop complexes ; événements climatiques immaîtrisables, crise COVID-19, contraction énergétique. La croissance économique stagne et le PIB décroît, contraignant à une diminution des possibilités de satisfaction pulsionnelle, liée au consumérisme en tout genre : abondance et excès alimentaires,

¹ Président de l'entreprise Amazon.

² Président de l'entreprise Space X.

vêtue, biens matériels à *obsolescence programmée*, tourisme de masse, distractions continues à risque addictif (réseaux sociaux, jeux vidéo et d'argent, pornographie, etc.). Ceci accroît les désirs envieux des populations en attente d'avoir accès au buffet et de participer à la fête : l'économie prend la voie d'une *sobriété forcée* avec la récession annoncée liée à la COVID-19³.

Ce principe de réalité qui présage un renoncement pulsionnel et des pertes multiples, tend également vers une régression que l'on peut transposer au modèle de l'environnement parental ne pouvant plus assurer ses fonctions de présence et de sécurité. La planète en crise risque de mener d'un monde d'abondance⁴ (allant à l'excès indigeste), à un monde carencé à même de produire des états de détresse, sur le modèle de la relation à l'objet primordial marqué par le manque et les *défaillances précoces* : l'absence de réponses aux besoins du sujet pourraient être à l'origine d'états de détresse primaire, d'agonie, d'effondrement (*Winnicott, non daté*). Ce monde serait susceptible de réactiver les noyaux de *désastres primitifs* (*Magnenat, 2019* citant Bleger) et de produire des atteintes narcissiques par *collapsus topique* : les désastres extérieurs rencontrent les désastres intérieurs, faisant vaciller les limites réalités interne/externe (*Janin, 1996*). Ainsi, sur un plan pré-œdipien, les risques pour l'autoconservation sont importants et interdépendants⁵ et interrogent la préservation du *travail de civilisation* et le risque de retour à la *sauvagerie* (*Freud, 1933*) :

- risque pour l'intégrité physique : chaleurs extrêmes, inondations, tempêtes ;
- risque alimentaire : pénuries liées aux sécheresses, perte en biodiversité, pollution des sols et des eaux, difficulté de transport par manque de pétrole, croissance démographique, etc. ;
- risque lié au climat social et géopolitique : crises, famines, réfugiés écologiques par millions, guerres pour les ressources (eau, terres rares), etc.

Notre psyché individuelle et collective va réagir selon nos possibilités d'appréciation et d'assimilation des représentations catastrophiques :

- de notre situation face à la perception et la variabilité du danger : le trader en bourse n'imagine pas les mêmes problèmes qu'un permaculteur dans un écolieux ;
- de la complexité du problème : la *science* parle ouvertement des limites de sa compréhension, même si le rapport du GIEC⁶ offre un consensus commun ;
- du caractère instable et imprévisible de la crise environnementale.

L'organisation psychique endiguera la perturbation ou subira une excitation envahissante selon la qualité de mentalisation, de l'économie psychosomatique, de la fluidité du préconscient, de ses possibilités de représentation et de symbolisation, de paliers de fixation « pare-excitants » suffisamment installés, etc.

Enfin, de la qualité de l'environnement relationnel, dépendra des possibilités de réorganisation : cadre familial, socioculturel, collectif et politique.

Les difficiles représentations des problèmes environnementaux

L'évolution inquiétante de la réalité extérieure est partiellement saisissable, nous sommes dans une angoisse sans ou avec peu de représentations : *où est le loup ?* En outre, elles sont évolutives de façon *chaotique* au sens d'imprévisible et d'instable. Les discours scientifiques, rendent compte globalement d'une évolution dramatique et effrayante de notre *métacadre environnemental* : notre vaisseau-mère dysfonctionne, son trajet est de plus en plus gravement perturbé et sa route est incertaine. La traversée dépend de nos possibilités de prise en considération du problème, de notre adaptation aux situations émergentes et de la lourdeur de la tâche en raison des boucles de rétroaction possibles⁷. Ceci amène Jancovici à dire que *la seule certitude que nous avons est que si l'on ne fait rien ça sera pire ensuite*⁸.

L'expression *crise environnementale* a peu à peu remplacé les formules *développement durable* et *transition écologique*. L'heure ne serait plus au passage maîtrisé d'un système de civilisation à un autre mais à l'anticipation et à la prévention de son risque d'effondrement progressif ou brutale, voir de la fin de l'humanité. En effet, même pour les modèles prévoyant un arrêt total des émissions de CO₂ en 2050 et limitant le réchauffement à deux degrés en 2100, des effets seront déjà désastreux. La *crise*, entendue comme un mouvement de *rupture*, puis de *suture* (*Kaës, 1979*), ne paraît pas adapté au contexte actuel. Il s'agit davantage d'une crise caractérisée par un point nodal critique entre deux états dynamiques d'un système vivant⁹, soit le début d'une nouvelle ère géologique et climatique de notre planète appelée l'*Anthropocène* :

« Nous, les hommes, sommes devenus collectivement capables de modifier certains processus biogéochimiques de notre système planétaire au point d'influencer la dynamique de la biosphère et d'affecter en retour les soubassements de nos cultures, voire de menacer les conditions de survie de notre espèce. (...) cette nouvelle ère porte le nom d'Anthropocène » (*Magnenat, 2019*, p. 146–147).

La formulation « Anthropocène », reflète-t-elle l'anthropomorphisme qui consiste à penser que l'on sauvera la planète ? Derrière ce discours il s'agit en réalité de la préservation de *notre monde*, soit une forme d'agencement et d'état de notre planète située à une échelle non saisissable pour l'Homme. En effet, le *monde* comme représentation interne insignifiante à l'échelle planétaire, en termes de temporalité et de cycle de vie, est à distinguer de la *planète* comme entité cosmologique. *Notre monde* disparaîtra un jour sans laisser de trace au-delà d'une radioactivité qui seule s'inscrit dans une temporalité planétaire significative. La planète et le vivant s'adapteront, et connaîtront d'autres formes d'organisations.

Pour Desveaux, la crise environnementale convoque en effet les *figures de la mort, du vide et de la non-existence*. Mais paradoxalement ces représentations sont des représentations de non-représentations, identifiables qu'en négatif, leur forme se dessinant par les bords que le vide érige : « (...) les craintes d'effondrement de l'environnement ne génèrent pas vraiment de sensations (...) mais plutôt des représentations de non-forme, de néant, d'absence, d'arrêt, de suspens infini, cherchant à figurer

⁷ Réchauffement climatique inéluctable aujourd'hui à 2 °C en 2050, fonte du permafrost plus rapide que prévu allant potentiellement libérer durant le XXI^e siècle autant de CO₂ que ce que nous avons produit jusque-là, perte de la biodiversité, destruction des forêts ne permettant plus la recapture du CO₂, accumulation des déchets, pollution des sols et des eaux, augmentation des sécheresses, des feux de forêt, insécurité alimentaires, stress hydrique, perspectives de millions de réfugiés climatiques en recherche de lieux vivables, etc.

⁸ Chronique parue dans l'Express du 10 mars 2020.

⁹ La bifurcation de Prigogine dans la thermodynamique du non équilibre (1977, avec I. Stengers, 1979).

³ 8,7 % en 2020 en France (source : BFM Business le 14.09.2020).

⁴ Le gaspillage alimentaire représenter environ 30 % de la production alimentaire en France.

⁵ Par exemple plus la glace fond, plus l'eau de mer se réchauffe, moins elle capture du CO₂, plus le CO₂ va stagner dans l'atmosphère et réchauffer la planète, faisant fondre davantage la glace, etc.

⁶ Le Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC) créé en 1988 <https://www.ipcc.ch/>.

psychiquement des représentations d'absence de représentation » (Desveaux, 2020, p. 113). Excepté plusieurs jours de canicule en France ces dernières années, est-ce que l'on perçoit la diminution des chants d'oiseaux, les insectes absents des pare-brises des voitures et à la raréfaction des précipitations ? Nous pouvons être intellectuellement d'accord avec le fait qu'il y ait bientôt plus de plastique dans l'océan que de poissons, que l'exploitation des métaux rares pour le numérique créent une pollution importante, que notre consommation de viande participe à la déforestation de l'Amazonie et à la fonte des glaciers, néanmoins tout cela reste relativement distant et abstrait : à nouveau où est le loup ? Dès lors, notre perception sensorielle n'est pas toujours en mesure de se lier aux courbes et graphiques présentant les prévisions climatiques ou aux récits médiatiques portant sur des événements souvent à distance géographique. Afin de sensibiliser les populations, les psychosociologues ont bien saisi l'importance de travailler sur la distance psychologique à partir des représentations de la responsabilité perçue, la contrôlabilité et la capacité d'action (Guillard, 2020).

À côté des images lointaines paralysantes et vertigineuses difficilement intégrables et recouvrant partiellement le vide de représentation (sécheresse, sites pollués par les accidents écologiques, décharges à ciel ouvert, feux de forêt, plastique dans les océans, inondations, effondrement de glaciers, etc.) il existe des projections fantasmatiques cherchant à figurer et mettre en forme ces vécus, au travers de productions culturelles cinématographiques. Par exemple la série de courts-métrages *L'Effondrement*¹⁰ ou le film porteur d'espoir *Demain*¹¹. Il paraît donc nécessaire de trouver des voies d'intégration des stimulations perceptives et contenus anxigènes relatifs à un risque de disparition et se trouvant difficilement assimilables pour la psyché.

Quelles modalités défensives pour des fantasmes sans limites ?

Cette appréciation de la réalité à partir des discours médiatiques, scientifiques et collapsologiques, laisse également ouvertes différentes modalités défensives face à ce qui peut être vécu comme un contenu à caractère intrusif. Les défenses psychiques font elles-mêmes l'objet d'un discours. Le *Déni* est ainsi devenu un terme du langage courant appliqué face au *climatoscepticisme*. Expression pour qualifier ceux qui récusent la véracité scientifique sous couvert du *doute* scientifique de rigueur qui, pour rappel, émerge dans les années 50 à l'initiative des fabricants... de tabac. On trouve également des projections paranoïdes : *Greta Thunberg*¹² est la marionnette des riches qui ont trouvé un nouvel argument pour taxer davantage les défavorisés ; ou encore l'idéalisation technoscientifique : *la science va trouver quelque chose pour nous sauver*, comme le transhumanisme ou la géo-ingénierie, cultivant un fantasme divin.

Desveaux (2020) précise que l'évitement contient trois formes de déni¹³ : le déni, le désaveu et la négation. Aussi, la *temporalisation* implique la projection des conséquences dans un avenir très lointain, ne concernant alors pas directement le sujet. Enfin, *Le tropisme événementiel* réduit la représentation à un monde basculant brutalement dans un régime post-apocalyptique.

Face à la pandémie COVID-19, certains états comme la Grande-Bretagne, les États-Unis ou le Brésil sont restés dans le maintien forcené d'une *réalité* ignorant les risques sanitaires, puis se

¹⁰ L'Effondrement (2019) est une série télévisée française inspirée par les thèses de la collapsologie, créée, écrite et réalisée par le collectif Les Parasites.

¹¹ Documentaire sorti le 2 décembre 2015 et réalisé par Cyril Dion et Mélanie Laurent.

¹² Jeune activiste écologique suédoise très médiatisée, porte-parole d'une jeunesse blâmant les générations antérieures pour leur inaction face à l'écologie. Symbole d'un engagement mais aussi symptôme de subjectivités émergentes où l'autonomie est acquise d'emblée.

¹³ Relevé par S. Weintraub, S. Cohen et C. Hamilton (2013).

trouvant soudainement débordés, effractés par la vitalité pure du virus. L'extension rapide de cette crise à un niveau mondial semblait avoir été l'occasion de constater collectivement la fragilité, la vulnérabilité et l'interdépendance trop importante des systèmes économiques à flux tendu, la mise en échec du fantasme d'autonomie et les risques d'apparition de virus en lien avec les problèmes écologiques¹⁴. Aussi, le répit pour la planète qu'a apporté le confinement a permis l'observation d'un recul d'un mois du jour du dépassement de la terre en 2020 par rapport à 2019, amenant Jancovici à dire que pour atteindre le zéro émission de CO₂ en 2050, il faut l'équivalent d'un COVID-19 supplémentaire tous les ans soit 5 % de baisse annuelle.

Et pourtant, en pleine pandémie, Elon Musk met en orbite 60 nouveaux satellites en mars et avril 2020, avec l'objectif d'en envoyer 1500 et qu'en 2025 sa société Starlink en dispose de 12 000, pour 2000 en activités aujourd'hui. À terme, 42 000 satellites pourraient couvrir entièrement la planète, pour donner accès à internet et déployer la 5G¹⁵, dont l'utilité principale est d'améliorer la qualité des vidéos (personnelles, Netflix, Youtube, la pornographie et les jeux vidéo en ligne) et de mettre en place un système fonctionnel pour les voitures autonomes. Dans le même temps, on observe la relance de l'exploration spatiale vers Mars : la première sonde spatiale arabe, *Al-Amal* (Espoir), a décollé en juillet 2020. Elle inaugure une ruée vers Mars puisqu'une mission chinoise, suivi d'une mission américaine, doivent suivre¹⁶.

Quel noble art que la conquête spatiale, la découverte de mondes inconnus et l'expansion des technologies. Mais est-ce que tous ces projets mobilisant des milliards de dollars restent vraiment sérieux alors que le monde entre en récession et que les forêts de Sibérie et d'Amazonie brûlent davantage qu'en 2019 et dans l'indifférence générale ? N'est-il pas aujourd'hui plus que jamais vital d'investir dans les actions venant prévenir l'arrivée des problèmes climatiques et énergétiques pour la seule planète vivable, connue et accessible ?

Nous sommes nous-mêmes épris d'une vision morale face à ce qui s'apparente à une défense maniaque : plus l'effondrement s'annonce plus on s'agite pour ne pas sombrer et se prouver du contraire ? Peut-être que plus se trouve un bruit de fond insupportable qu'il s'agit d'ignorer, plus les coups d'éclat médiatiques doivent être assourdissants ?

En cela, la question de la pollution lumineuse est symptomatique de ce même mouvement qui modifie notre relation au ciel et au cosmos. Cette relation a nourri nos représentations du monde, nos rythmes de vie, et nos mythes depuis des millénaires mais l'Humanité semble aujourd'hui ne plus avoir accès à la voûte céleste. Auparavant, l'Homme levait la tête pour se situer, il s'inscrivait alors dans un rythme planétaire et cosmologique que cela soit pour semer, récolter ou s'orienter. À travers l'accès au ciel, c'est le lien à ce qui est était là avant, qui le sera après, et par extension ce qui s'impose à nous et dans lequel nous nous inscrivons inévitablement qui est remis au travail. Il s'agit d'une distanciation avec ce qui nous dépasse et se situe au-delà de la perception et de l'action : le registre *transcendantal* et à travers celui-ci la castration propre à notre organisation sociale. Ce changement majeur dans le lien au céleste amène de plus en plus de groupe humain à ne plus être sensible à ce niveau de réalité dans l'organisation sociale. Ce mouvement, cause et conséquence du dispositif hypermoderne que nous décrivons ailleurs (Sinanian &

¹⁴ Notamment la destruction des habitats pour l'agriculture et l'expansion de l'Homme.

¹⁵ Article paru dans Le Point du 12.05.2020. *Starlink : pourquoi il faut redouter la flotte de satellites d'Elon Musk* https://www.lepoint.fr/astrophysique/starlink-pourquoi-il-faut-redouter-la-flotte-de-satellites-d-elon-musk-12-05-2020-2375105_1925.php#.

¹⁶ https://www.lemonde.fr/sciences/article/2020/07/20/la-premiere-mission-spatiale-arabe-vers-mars-a-decolle-du-japon_6046683_1650684.html.

Liguori, 2020), apparaît avoir un effet de renforcement positif de ce dispositif ; en cela, pris dans la dynamique qu'il instaure, nous voilà engagés à foncer tête baissée dans l'anomie consumériste pseudo immanente prescrite et la prédominance phallique. L'Homme basculant ainsi dans un hubris se nourrissant d'un fantasme de totipotence sans limite et quasi divine.

Qui est « traumatisé » par la crise environnementale ?

L'angoisse des occidentaux qui suivent les médias sur l'évolution de l'environnement planétaire n'est pas comparable à celle de l'Indien qui doit trouver de l'eau pour sa famille lorsqu'il fait 50 degrés, du Nigérien qui doit survivre aux inondations ou du peuple amazonien qui voit sa forêt brûler et qui se fait expulser de ses terres par l'industrie agroalimentaire corrompue. Le fermier australien dont la récolte est détruite par la sécheresse et qui éprouve une détresse morale s'en rapproche probablement. Le philosophe Glenn Albrecht (2007) en a proposé le concept à fort succès médiatique de *Solastalgia* qui traduit le sentiment que *l'environnement abandonne l'individu*.

Nous faisons partie des pays qui polluent le plus la planète et, paradoxalement nous en subissons pour le moment le moins les dégâts¹⁷. Serions-nous de fait relativement *préservés* psychiquement, comparés à la détresse d'autres peuples impactés directement par des perturbations et catastrophes liées à la crise environnementale ?

Certains auteurs rapportent une souffrance qui relève de symptômes anxio-dépressifs, de vécu de colère et d'injustice, d'une sensation d'abattement pouvant aller à la *mélancolisation existentielle* (Desveaux, 2020) ou *environnementale*, en tant qu'expression de l'angoisse d'extinction de l'espèce, « (...) constituée par une identification inconsciente aux dégâts que notre mode de vie inflige à cet hyperobjet qu'est le système Terre (...) » (Magnenat, 2019, p. 199). Sur un plan symptomatologique, l'APA¹⁸ a réalisé en 2017 un rapport de santé mentale en lien avec le changement climatique (APA, 2017). Celui-ci a probablement évolué tout comme l'intensité ou la fréquence des troubles, notamment les risques suicidaires. Pour Desveaux, le péril environnemental, mobilisent des *angoisses de survie* (Weintrobe, 2013) et pourrait être nommée *angoisse adestinale* : vivre sans future et sans perspective d'avenir, générant une *angoisse ontologique*, existentielle, remettant en question le désir d'enfant pour bon nombre de couples, en lien également avec la pollution engendrée par la croissance démographique. Elles sont ainsi inédites, informes et irréprésentables, « une situation intermédiaire, entre la peur et l'angoisse (...) réelle et objective mais non immédiatement perceptible, car projetée dans un futur assez lointain » (Desveaux, 2020, p. 113).

Cette lecture *occidentalo-centrée* implique néanmoins de considérer que ce sont les populations des pays émergents qui potentiellement vivent déjà dans leur réalité extérieure immédiate, une menace pour leur autoconservation. On peut ainsi se demander, si les principaux signes de cette problématique ne sont pas au préalable à repérer à un niveau qui n'est pas encore celui de la clinique *du sujet* mais plutôt celui *du lien* ; ce qui nous amènerait ainsi à nous intéresser davantage *au couplage* Humain – environnement, devenu clairement pathologique.

¹⁷ Rappelons que la pollution et l'exploitation des ressources est proportionnelle aux richesses possédées qui comme on le sait connaît des disparités qui vont en s'accroissant (notamment depuis la crise de 2009) : 10 % des habitants de notre planète les plus riches possèdent 83 % de la richesse mondiale et donc polluent en conséquence. Nous pouvons néanmoins nuancer nos propos au regard notamment des feux de forêt gigantesques de septembre 2020 en Californie, et les accidents climatiques que subi régulièrement les États-Unis.

¹⁸ Association psychologique américaine.

L'occidental lit et a accès à une presse angoissante, vit plusieurs jours de canicule au milieu d'une élévation générale de la température qu'il va souvent trouver sensoriellement plaisante. Au-delà d'une vision morale, n'est-on pas saisi de plaisir, au sens d'un affect esthétique qui s'impose, lors d'un beau couché de soleil par 20 degrés au mois de mars ? Il en sera différemment pour le climatologue qui lit et relève tous les jours des données qu'il espère ne pas valider scientifiquement, pour l'agriculteur qui perd sa récolte, et encore autrement pour l'individu qui voit son habitation détruite à cause d'un ouragan type Katrina ou de méga-feux comme en Australie (2019) ou en Californie (2020). Enfin, toutes les situations de catastrophe naturelles, sont depuis longtemps identifiées comme étant traumatogènes. Les potentielles atteintes narcissiques que ces situations produisent sont à rattacher au concept d'*extrême*.

En effet, ce tableau environnemental dramatique implique, en termes de danger pour l'autoconservation, le risque de se retrouver dans une *situation extrême de la subjectivité*. Initialement employé par Bettelheim (1952) à partir de son expérience concentrationnaire, la notion d'extrême a été reprise par Roussillon (1991, 1999) pour parler des souffrances narcissiques et identitaires liées aux traumas précoces. La notion d'*extrême* recouvre néanmoins des configurations diverses qui toutes globalement renvoient à la détresse, la survie ou la mort : violences traumatiques (guerre, génocide, abus sexuels), maladies graves, addictions, suicides, précarité, handicap, périnatalité, etc. (Sinanian, 2018 ; Peyrat-Apicella & Sinanian, 2021). Bien que différentes, ces situations conduisent toutes à l'*extrême limite*, aux frontières de l'humain, de ce qui est pensable et partageable, avec au cœur la question de la *survivance*, amenant le sujet jamais très loin de la mort, « dans une position sinon de survie, du moins de survivance à quelque chose, voire de résistance » (Pommier, 2008, p. 152).

En ce sens, la crise environnementale peut conduire à des situations extrêmes, dont la massivité pourrait détruire les acquis des processus secondaires et aboutir à une névrose traumatique, même chez des sujets stables. Ces traumas impactent le narcissisme et l'identité. La mort qui n'a pas été éprouvée (effroi) et les expériences d'effondrement par absence de réponse de l'objet (Winnicott, non daté) se trouvent toutes deux du côté d'un anéantissement et d'une quête compulsive. Les *événements réels antérieurs désorganisant* sont en mesure de constituer en eux-mêmes des *expériences traumatiques primaires* qui peuvent également détruire les acquis des processus secondaires (Sinanian, 2018).

Comme le résume bien Le Poulichet (2017), il est important de différencier le registre des catastrophes *imaginaires* de celui de la catastrophe *réelle* « (...) qui a pour caractéristique d'être en soi difficilement appréhendable puisqu'elle relève de la pure effraction, d'une violence inassimilable suscitant l'effroi. » (Le Poulichet, 2017, p. 21). En effet, le réel ne se saisit pas, ne se dit pas, il *effracte* la réalité. La clinique de l'extrême est ainsi une clinique du réel dans son impossibilité à la saisir.

L'attente anxieuse du risque à venir que nous nommons, *crise climatique* et *effondrement de la civilisation thermo-industrielle* en conséquence d'une destructivité dont nous – l'Humanité des pays dits *développés* – serions acteurs, ne représente pour autant pas une situation de risque imminent. Serait-il donc réellement question de *traumatisme psychique* tel que nous le lisons en permanence dans la presse¹⁹ ? Au-delà de la clinique, nous ne connaissons que trop bien les usages sociaux et politiques dont le concept fait l'objet (Fassin & Rechtman, 2007). Ainsi, d'après les discours présents dans les médias et réseaux sociaux certains

¹⁹ De la même façon que l'expression de *traumatisme psychique* a envahi les discours relatifs aux effets psychologiques liées à la crise du COVID-19, ce qui est cliniquement très inadéquat pour bon nombre de situations.

sujets souffriraient de *traumatisme climatique* ; de *PTSD*²⁰ ; voire nous avons récemment pu lire de *Pré-PTSD*²¹ !

Notre angoisse-signal comme protection face au traumatisme

Nous nous trouvons sur un plan économique davantage dans une situation d'*angoisse-signal* tel que Freud le définit en 1926 que de traumatisme psychique.

Freud considère la *peur* et l'*angoisse* comme des états favorables d'attente et de préparation face à une situation de danger réel ou fantasmatique, exposant sinon le sujet à des conséquences graves. En découlent une exaltation de la tension sensorielle et une tension motrice permettant la fuite et/ou la défense active. L'angoisse, lorsqu'elle est restreinte, se réduit à un signal et transforme l'état de préparation anxieuse en action. Elle est une manifestation de l'instinct de conservation.

Freud différencie ainsi la *peur* en tant qu'angoisse associée à un objet de la *terreur* désignant l'action d'un danger auquel on n'était pas préparé par un état d'angoisse préalable qui aurait permis de s'en défendre. Ce point est précisé dans *Au-delà du principe de plaisir* (1920) : le traumatisme est l'effet d'une *effraction du pare-excitations* sous le poids des excitations. Cette effraction est le temps de l'*effroi* lié à l'absence de préparation du sujet : « (...) il désigne l'état qui survient quand on tombe dans une situation dangereuse sans y être préparé (...) alors qu'il y a dans l'angoisse quelque chose qui protège contre l'effroi » (Freud, 1920, p. 50). Plus bas : « L'effroi (...) trouve sa condition dans le manque de la préparation par l'angoisse (...) qui implique le surinvestissement des systèmes recevant en premier l'excitation. » (Ibid., p. 74), s'ils sont trop bas ils ne seront pas en mesure de lier les sommes d'excitations. Le traumatisme est ainsi l'effet d'une absence d'anticipation et d'une absence de signal d'angoisse qui permettrait au moi de se préparer et d'affronter l'événement, évitant ainsi la désorganisation.

Dans *Inhibition, symptômes et angoisse*, Freud (1926) propose une nouvelle théorie de l'angoisse et met l'accent sur le lien entre le traumatisme et la perte d'objet : le prototype de la *détresse traumatique* est le vécu de la naissance, avec une angoisse qui traduit « l'*Hilflosigkeit* » ; l'impuissance originelle de l'enfant privé de toute emprise sur le monde en l'absence d'un objet secourable, soit la *détresse du nourrisson*. Cette description devient le paradigme de l'angoisse par débordement, lorsque le signal d'angoisse ne permet plus au moi de se protéger de l'effraction quantitative, qu'elle soit d'origine interne et externe. À nouveau, l'absence de préparation et de représentation concernant la situation traumatique, confronte alors le sujet à une *perte de son emprise sur le monde des objets*, compte tenu notamment de son immaturité. Ainsi, à chaque fois que le sujet, même adulte, est confronté aux limites de sa capacité de défense face à une situation qui le déborde, il va revivre ce traumatisme originelle, et mettre en jeu des défenses primitives, plus archaïques que le refoulement et plus coûteuses en énergie : on parle alors d'*angoisse-détresse*.

Le concept d'*angoisse signal d'alarme* permet ainsi au Moi de laisser parvenir à la conscience un affect d'angoisse qui signale la présence de l'excitation et lui permet d'y répondre en mettant en action les moyens psychiques à sa disposition. Les excitations seront endiguées si elles rencontrent des fixations pare-excitantes structurellement établies faisant obstacle, et l'appareil psychique pourra se réorganiser, parfois à partir de la régression à un stade antérieur, favorisant une relance psychique. La qualité de l'organisation et la structure de l'individu, permettront au sujet de disposer d'une *angoisse signal d'alarme* plus ou moins bien

²⁰ Post-traumatic Stress Disorder, traduit en français par *État de Stress Post-traumatique*.

²¹ Expression employée notamment par la psychiatre américaine Lise Van Suster.

constituée, apte à mobiliser des défenses mentales adaptées à la situation excitante.

Marty (1976) emploie le terme de *désorganisation* en cas de dépassement des *possibilités d'adaptation* à une excitation excessive qui produit alors un traumatisme, ce qui regroupe à la fois la dimension d'*impréparation* ainsi que d'*immaturité* du moi.

La crise environnementale au stade où nous en parlons, est annonciatrice d'une déstabilisation de notre réalité externe à risque de désorganisation traumatique activant notre angoisse-signal préventive.

Être *concerné* par la crise environnementale, implique de laisser parvenir à sa conscience des représentations anxiogènes ainsi que les potentielles excitations perturbantes associées. L'angoisse-signal va permettre d'y répondre en mobilisant des défenses mentales disponibles adaptées en mesure de contenir une excitation potentiellement envahissante. Une population majoritaire semble déployer des défenses sur le versant du déni et du clivage : climatoscepticisme, idéalisation de la technologie et la géo-ingénierie ou ignorance par évitement et rejet. Ces défenses apparaissent relativement fonctionnelles face à l'angoisse, mais pathologiques face à la pulsion d'autoconservation.

Les sujets en mesure d'observer les problèmes écologiques²² seront-ils ceux qui développeront une forme de prévention au risque de névrose traumatique par des possibilités de réorganisation lors de la rencontre d'une réalité qui s'imposera plus ou moins brutalement ? Il est permis de le penser. Bien entendu, face à une excitation d'une grande intensité, le signal d'angoisse ne sera pas forcément opérant pour contenir la massivité de la désorganisation : « Une explosion de bombe, si elle est suffisamment intense, rend tout être humain "fou". » (Ferenczi, 1932–1934, p. 307). Comme nous le disions plus haut, toute *situation extrême* peut détruire les acquis des processus secondaires et induire des traumatismes narcissiques par une mise en péril de l'autoconservation.

La crise environnementale, si elle représente une catastrophe symbolique et met en jeu une *angoisse-signal*, la nature de cette *névrose actuelle* est également à comprendre du côté des cadres intérieurs.

De quelle angoisse la crise environnementale est-elle le nom ?

« Bienvenu dans le désert du Réel ».

Morpheus accueillant Néo hors matrice et dans une représentation de ce que serait le Réel.

Extrait du film *Matrix*, 1999.

À l'heure du constat de la disparition de près de 70 % des espèces animales en 40 ans, nous pourrions développer sur la question de l'angoisse de disparition de notre propre espèce, facteur d'*angoisse de mort*, quand bien même, nous ne savons ni quand ni comment, le risque va se présenter, s'il va être long, douloureux ou brutal et si nous allons y survivre ou pas. Nous sommes bien dans le registre de l'*extrême*. Mais à la différence de la névrose traumatique, nous ne sommes pas face à un risque de mort imminente. En quoi ces représentations font-elles néanmoins vaciller notre vie psychique et activent-elles notre angoisse-signal ?

En premier lieu, ce que nous fait vivre la crise environnementale au stade où nous pouvons l'appréhender sur un plan individuel, social et collectif, semble se situer du côté d'une *angoisse de*

²² Entendons qu'un clivage brut population « concernés » et population « non impliquée » n'existe pas.

transformation de notre métacadre environnemental et une déstabilisation des contenants fondamentaux.

Nous nous trouvons dans un présent qui ne cesse de bousculer les ordres préétablis (culturels, sociaux, économiques, etc.) (Poenaru, 2019). Cet actuel est à même de produire un bouleversement interne sur le versant d'un effondrement de sens et d'une déstabilisation de l'enveloppe de culture, menaçant les assises de notre vie psychique :

« Notre biosphère est le métacadre fécond et contenant de la stabilité qui devrait assurer l'assise nourricière, narcissique, identitaire, de notre personnalité et de nos collectivités. » (Magnenat, 2019, p. 146).

Pour Chapelier (2016), ce que l'on désigne par *infracadres*, *métacadres* sociaux ou *arrière-fond*, représentent pour notre psyché des soubassements et principes qui garantissent la continuité d'un système, dans le temps et dans l'espace, la permanence de l'objet et de la symbolisation. Le concept de métacadre est issu de travaux anciens de Jaques (1965), qui parle de *métadéfenses* pour désigner les structures institutionnelles sur lesquelles s'appuient les défenses propres des individus. Les *systèmes sociaux* sont alors des défenses contre les angoisses archaïques : « (...) les individus déposeraient leurs angoisses psychotiques sur les structures institutionnelles (...) » (Jaques, 1965, p. 40), ce qui rejoint Bleger (1967) à propos du cadre :

« (...) les cadres dans lesquels nous exerçons nos activités (processus), seraient des cadres muets (la constante). Ce métamoi ou cadre fantôme serait dépositaire de nos parties symbiotiques, en lien direct avec nos parties indifférenciées. » (Bleger, 1967, cité par Chapelier, 2016, p. 40).

Kaës (2012) nomme le *niveau méta* les fonctions qui assurent continuité spatiale et temporelle : les formations *métapsychiques*, renvoient aux alliances inconscientes structurantes/fondatrices, ou défensives/pathogènes et participent aux formations de l'espace intrapsychique ; les formations *métasociales* fondent et assurent la légitimité des organisations sociales sur des principes et des ordres qui les transcendent :

« (...) figures inaliénables de l'autorité et de la hiérarchie, mythes, idéologies et religion, révolution, constitution, etc. (...) l'articulation des cadres métapsychique et métasocial repose sur le complexe d'Œdipe par la constitution du surmoi (...) et l'organisation d'une loi stable » (Kaës, 2012, p. 41).

Les formations *métasociales* et *métapsychiques* sont des espaces et des dispositifs d'*arrière-fond* ayant des fonctions d'étayage, de soutien, de garant et de cadre structurant. Enfin, l'*infracadre* est un troisième niveau plus archaïque. Il a une fonction d'étayage pour les autres niveaux *méta*, plus proche du perceptif et de l'image du corps, en lien avec la mise en place des représentants spatiaux, corporels et psychiques, en soubassement des supports de construction des espaces et de continuité temporelle.

La mise en place des métacadres vont habituellement *de soi*, en lien à la sécurité primaire et la permanence de l'objet. Ils sont généralement *muets* et ne se révèlent et n'émergent qu'en situation de crise, à l'occasion de défaillances, de désorganisations et de ruptures dans la continuité de la vie psychique, ce qui est le cas concernant la crise environnementale. En témoigne la plainte symbolique devenue réelle, vis-à-vis de l'inaction des gouvernements face au climat et le nombre de messages militants qui leurs sont adressés, expression d'un vécu de défaillance du surmoi socio-politique dans sa fonction de protection. Fait historique récent : le

3 février 2021, le tribunal de Paris a condamné l'état français pour son inaction climatique²³.

À quel niveau situer l'*environnement* et la *Nature* ? Nous pouvons aisément considérer le monde extérieur naturel comme un élément fondamental et archaïque de constitution de l'espace psychique, garant de la continuité de l'environnement précoce, socle fondamentale de l'*infracadre* et du fond protomentel de tout individu. Et pour autant, on peut également considérer le *Monde* comme étant une construction culturelle, mythologique, à différencier de la *planète* et du *cosmos* et à rapprocher d'une formation *métasociale*. Le cadre *méta-environnemental* comme nous osons ainsi le nommer semble bien un objet complexe. Pour Chapelier, il y a une possibilité de compensation entre les niveaux :

« (...) chacun des espaces de réalité psychique est encadré et soutenu par un autre espace en position méta (...) quand il y a une faiblesse au niveau des métacadres précoces, il peut y avoir une compensation par la stabilité des cadres métasociaux (...) » (Chapelier, 2016, p. 41).

Mais comment faire compenser cet objet complexe, qui semble traverser l'ensemble de ces niveaux interdépendants et complémentaires ?

La crise du cadre *méta-environnemental* produit des défaillances et des désorganisations des métacadres, met donc en danger le cadre métasocial, métapsychique et l'*infracadre*. Cela met par conséquent à l'épreuve le rôle de garant des fonctions de contenance et de conteneur, ainsi que la continuité des systèmes. D'ailleurs, un des effets paradoxaux de la transformation du métacadre est l'attaque des processus de pensée. Elle met à l'épreuve les limites fluctuantes de notre sens de la réalité et paralyse notre fonctionnement, « comme un trouble de la pensée à l'échelle de l'humanité » (Magnenat, 2019, p. 26). Au moment où la disponibilité psychique est la plus nécessaire, notre cadre de pensée est mis en danger, et comble de la chose, étant les agents de la destruction en cours, nous sommes à l'origine de ce qui nous met en difficulté de penser (Presse, 2019).

Dès lors, cette angoisse qui tient son origine de différents registres, nous rapproche bien de la *catastrophe symbolique* par la mise à mal d'une figure de Loi censé être garante de la structuration des systèmes symboliques, des repères et du sens pour faire face au Réel :

« (...) les individus se trouvent confrontés à une béance, à un trou, là où une figure de loi était censée garantir la cohérence d'un système de sens et la protection du vivant. Ce registre de la catastrophe symbolique est mis en jeu lorsque chutent les symboles qui pouvaient structurer un univers de sens » (Le Poulichet, 2017, p. 21).

Ceci amène Roland Gori à considérer la crise écologique actuelle comme symptomatique d'une crise anthropologique majeure et à dire que l'effondrement a *déjà eu lieu*, celui de nos croyances et de notre système symbolique de pensée :

« Le cadre de pensée, les structures spirituelles et sociales qui servent à donner un sens et une cohérence à tout ce qui arrive se sont effondrés. Nos craintes quant à un effondrement de la civilisation sont tout à fait justifiées, simplement cet effondrement n'est pas à venir, il s'est déjà produit. C'est un fait de civilisation. » (Gori, 2020, p. 90).

²³ Article France Inter du 3 février 2021, *L'Affaire du siècle : l'État condamné pour son inaction climatique, décision « historique »*. <https://www.franceinter.fr/environnement/l-affaire-du-siecle-l-etat-condamne-pour-son-inaction-climatique-decision-historique>.

Conclusion : l'urgence d'un éveil des sciences humaines psychologiques

Les sciences humaines psychologiques et psychanalytiques étant globalement silencieuses sur les questions abordées ici²⁴, il nous est apparu nécessaire de poser le contexte du problème de la crise environnementale et de voir de quelle façon, il peut concerner notre paradigme. Cette question pose un problème difficile car elle cherche à traiter d'un objet hypercomplexe : la Nature. Cet objet, au stade où nous le discutons, ne peut être abordé que par un parti pris, celui d'accorder une place aux discours scientifiques, d'une part, et aux réactions face à ces discours, d'autre part. Lorsque Harold Searles écrit sur le sujet en 1972, il avait bien émis certaines réserves quant au risque de s'exposer aux réactions de ses pairs et de se voir poser le diagnostic de psychose délirante. Beaucoup de chemin parcouru depuis ? Nous l'espérons.

Nous avons ainsi cherché à clarifier les discours psychologiques ou *psychologisants* sur la question, prenant une place de plus en plus importante sur le scène sociale et médiatique, faisant notamment un usage social et politique du concept de traumatisme au milieu d'une lecture symptomatologique. Ainsi, nous avons voulu amener une analyse élémentaire des variables psychologiques mobilisées et des secteurs de pensée potentiellement impactés. La réalité extérieure revêt bien aujourd'hui un caractère menaçant à bien des égards. À un niveau économique, par les limites qu'elle risque d'imposer à la satisfaction des pulsions du ça et plus fondamentalement, par les dangers qu'elle pose pour l'autoconservation : de la profusion au risque de carences de l'environnement d'un côté et d'empiètement destructeur de l'autre.

Il nous a été nécessaire de prendre en compte la difficile mise en représentation et le caractère incertain des différentes menaces regroupées sous l'expression *crise environnementale* et *risque d'effondrement*. Sans être exhaustif, certaines modalités défensives déployées qui n'ont pas toutes le même objet, sont également à considérer du fait de l'aggravation des problèmes environnementaux qu'elles induisent. Celles-ci se situant notamment sur un versant maniaque : *la technologie – bonne mère, va nous sauver de l'environnement amené à défaillir – la mauvaise mère*. Et pourtant, « *Aujourd'hui, nous apprenons que notre bonne mère nous empoisonne et que si nous ne jugulons pas notre technologie de sorte à redonner sa liberté à la Nature, nous sommes perdus* » (Searles, 1972, p. 85).

Il apparaît essentiel de différencier la vision de notre situation occidental-centrée dans laquelle nous nous trouvons de celle du reste du monde et par conséquent les effets psychologiques des catastrophes réelles qui ne sont bien entendu pas comparables à ceux des catastrophes symboliques. De fait, il paraît plus justifié de revenir à la définition freudienne de l'*angoisse-signal* qu'il différencie de l'*angoisse-détresse*. Ce qui n'empêche pas de considérer la crise environnementale comme une *situation extrême*, à risque de produire des atteintes narcissiques, même chez les sujets ayant mobilisé des défenses psychiques à visée de préparation face à l'émergence d'un danger réel.

À côté de cette lecture économique, il nous est apparu essentiel de revenir à une compréhension des effets plus structurels de la crise environnementale sur l'appareil psychique. En effet, s'il existe un facteur qui caractérise l'angoisse de notre *névrose actuelle*, c'est bien la déstabilisation des cadres intériorisés : les transformations du *métacadre environnemental* déstabilisent fortement tant l'*infracadre* que les *métacadres culturels*.

Ce contexte posé, d'autres points et questions sont bien entendu encore à développer. Tout d'abord, les mécanismes de protection que nous déployons face à ces différentes facteurs d'angoisse

étudiés n'ont pas, de notre point de vue un caractère nouveau, mais s'inscrivent au contraire voire même révèlent les processus socio-historico-culturels qui nous construisent et qui nous mènent inconsciemment à avoir des conduites destructrices vis-à-vis de notre environnement. Développer cette question nécessite de définir et de déconstruire l'*hypermoderne* et avec lui ce que certains ont appelé la nouvelle économie psychique instaurant l'impératif de jouissance comme moteur du lien social. Prendre en compte les fantasmes d'omnipotence, d'évincement du rival et d'idéal narcissique, notamment les effets de l'évolution culturelle d'une société organisée autour d'un surmoi interdictif à un surmoi/idéal du moi tel qu'*Ehrenberg* (1998) l'a décrit, s'avère nécessaire, tout comme les implications de la pulsion de mort au milieu de ces différents facteurs. Cette dernière, bien souvent oubliée des discours tentant une approche positive de la transition écologique, idéalisant la Nature et le lien groupal, revient pour autant toujours par la grande porte.

Néanmoins, l'autre question fondamentale que nous devons nous poser et qui découle des précédentes : quel potentiel intérêt le clinicien et son analyse pourraient-ils présenter pour l'humanité et dans quel paradigme doit-il s'inscrire ? C'est-à-dire, sur un plan éthique, qu'est-ce qui doit être traité finalement ?

L'angoisse-signal et l'angoisse de transformation des métacadres associée aux risques d'un effondrement des individus et du collectifs ? Ou les conduites destructrices d'un petit pourcentage d'êtres humains possédant la majorité des richesses, qui met en péril l'existence du reste de l'Humanité, qui par ailleurs sont déjà les premiers à payer ? Un préalable à toute réponse est de considérer que nous nous inscrivons dans un moment de crise dans le processus même d'humanisation. Ce processus est à *remettre au travail*, en cherchant un nouvel équilibre dialectique qui ne pourra se réaliser qu'en y intégrant l'environnement en tant que miroir de nous-même.

Ces questions, à nouveau interdépendantes, interrogent globalement la place que les sciences humaines psychologiques et psychanalytiques pourraient avoir sur un plan micro ou macro politique et notamment sur l'émergence d'une *méta-culture*. Il paraît donc nécessaire de trouver des voies d'intégration des stimulations perceptives et contenus anxigènes se trouvant difficilement assimilables pour la psyché.

Nous faisons pour ces derniers points un clin d'œil, qui nous apparaîtrait salutaire s'il pouvait être visionnaire, à Isaac Asimov, ce célèbre auteur de science-fiction, notamment de l'œuvre *Fondation* (Azimov, 1951). Elle décrit l'histoire de notre civilisation qui, dans un futur lointain, au début du 13^e millénaire, se trouve être un Empire intergalactique très puissant mais à risque d'effondrement. C'est alors qu'un éminent savant, Hari Seldon, invente la *psychohistoire* : science nouvelle permettant de prédire l'avenir et de limiter les effets de cet effondrement grâce à la création de la *Fondation*, chargée de rassembler toutes les connaissances technologiques humaines. Pour garantir le bon déroulé de son entreprise, une deuxième Fondation, tapie dans l'ombre veille. Celle-ci est composée de spécialistes des sciences mentales... les Psychologues. Tout compte fait, peut-être qu'il n'est pas encore tout à fait temps de faire le deuil de la science-fiction.

Déclaration de liens d'intérêts

Les auteurs déclarent ne pas avoir de liens d'intérêts.

Références

- Albrecht, G. (2007). *Solastalgia: The distress caused by environmental change*. *Australas Psychiatry*, 15(Suppl. 1), S95–S98.
 APA. (2017). *Mental health and our changing climate: impacts, implications, and guidance*. <https://www.apa.org/news/press/releases/2017/03/mental-health-climate.pdf>

²⁴ La littérature psychanalytique anglo-saxonne est cependant plus fournie.

- Azimov, I. (1951). *Le cycle de Fondation, I. Fondation*. Paris: folio SF (2006).
- Bleger, J. (1998). *Symbiose et ambiguïté, étude psychanalytique*. Paris: PUF.
- Bettelheim, B. (1952). *Survivre*. Paris: Robert Laffont (1979).
- Chapelier, J. (2016). Infracadres et métacadres sociaux. *Adolescence*, 1(1), 39–52. <http://dx.doi.org/10.3917/ado.095.0039>
- Desveaux, J. (2020). La crainte de l'effondrement climatique : angoisses écologiques et incidences sur la psyché individuelle. *Le Coq-héron*, 3(3), 108–115. <http://dx.doi.org/10.3917/cohe.242.0108>
- Ehrenberg, A. (1998). *La fatigue d'être soi*. Paris: Paris, Odile Jacob.
- Fassin, D., & Rechtman, R. (2007). *L'Empire du traumatisme : enquête sur la condition de victime*. Paris: Flammarion (2011).
- Ferenczi, S. (1932–1934). *Le Traumatisme*. Paris: Édition Payot et Rivages (2006).
- Freud, S. (1920). Au-delà du principe de plaisir. In S. Freud (Ed.), *Essai de psychanalyse* (pp. 41–115). Paris: Payot (1981).
- Freud, S. (1926). Inhibition, symptôme et angoisse. In S. Freud (Ed.), *OCF XVII* (pp. 203–286). Paris: PUF (1992).
- Freud, S. (1933). Pourquoi la guerre. In S. Freud (Ed.), *OCF, XIX* (pp. 61–81). Paris: PUF (1995).
- Guillard, M. (2020). *Étude des déterminants psychologiques de l'adaptation au changement climatique : effets de la distance psychologique, du risque perçu, et de l'attachement au lieu* (Thèse de Doctorat de psychologie) Université de Nantes.
- Gori, R. (2020). *Et si l'effondrement avait déjà eu lieu, l'étrange défaite de nos croyances*. Paris: Les liens qui libèrent.
- Jaques, E. (1965). Des systèmes sociaux comme défense contre l'anxiété de persécution. In A. Lévy (Ed.), *Psychologie sociale, textes fondamentaux anglais et américains T. II* (pp. 546–554). Paris: Dunod.
- Janin, C. (1996). *Figures et destins du traumatisme*. Paris: PUF.
- Kaës, R. (1979). Introduction à l'analyse transitionnelle. In R. Kaës et al. (Eds.), *Crise rupture et dépassement* (pp. 1–83). Paris: Dunod.
- Kaës, R. (2012). *Le Malêtre*. Paris: Dunod.
- Peyrat-Apicella, D., & Sinanian, A. (Eds.). (2021). *Les situations extrêmes. Collection fiches de psycho*. Paris: In Press (à paraître, septembre 2021).
- Poenaru, L. (2019). Dénî du climat en psychanalyse. Contribution à la discussion ouverte par le livre la crise environnementale sur le divan. *In Analysis, revue transdisciplinaire de psychanalyse et sciences*, 3(3), 378–385.
- Le Poulichet, S. (2017). L'image de la catastrophe, ses échos pour la réalité psychique et la culture. *Nouvelle revue de psychosociologie*, 2(2), 19–26. <http://dx.doi.org/10.3917/nrp.024.0019>
- Magnenat, L. (2019). Le propre de l'homme à l'âge de l'Anthropocène : homo sapiens demens. In *La crise environnementale sur le divan* (pp. 145–248). Paris: In Press.
- Marty, P. (1976). *Les mouvements individuels de vie et de mort*. Paris: Payot.
- Morin, E. (2005). *Introduction à la pensée complexe*. Paris: Seuil coll « Points/Essais ».
- Pommier, F. (2008). *L'extrême en psychanalyse*. Paris: Édition Campagne première.
- Presse, J. (2019). Psychanalyse et crise environnementale. In L. Magnenat (Ed.), *La crise environnementale sur le divan* (pp. 261–270). Paris: In Press.
- Roussillon, R. (1991). Un paradoxe de la représentation : le médium malléable et la pulsion d'emprise. In R. Roussillon (Ed.), *Paradoxes et situations limites de la psychanalyse* (pp. 130–146). Paris: PUF.
- Roussillon, R. (1999). *Agonie, clivage, symbolisation*. Paris: PUF.
- Searles, H. F. (1972). Unconscious processes in relation to the environmental crisis. *Psychoanalytic Review*, 59(3), 361–374.
- Sinanian, A. (2018). Le professionnel et les situations extrêmes : entre solidité du cadre et malléabilité. In M. Guiose, Y. Fradet, F. Robin Poupard, & A. Sinanian (Eds.), *Groupes d'analyse des pratiques – clinique et théorie* (pp. 130–167). Paris: Édition Heures de France.
- Sinanian, A., & Liguori, M. (2020). Auto-emprise et empathie opératoire... : expressions des métamorphoses contemporaines. *Nouvelle revue de psychosociologie*, 1(1), 195–209. <http://dx.doi.org/10.3917/nrp.029.0195>
- Weintrobe, S. (Ed.). (2013). *Engaging with climate change: Psychoanalytic and interdisciplinary perspectives*. Abingdon-on-Thames: Routledge.
- Winnicott D. W. (non daté). La crainte de l'effondrement. In D. W. Winnicott (Ed.), *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*. Paris: Éditions Gallimard (2000).